

Ad patrem

Le feuillage du grand chêne filtre les derniers rayons du soleil. Combien de fois s'est-il couché depuis que je vous ai quittés mes anges ? Votre image est restée à tout jamais fixée sur ma rétine.

Alicia portait une robe bleue, de la même nuance que ses yeux et sa tignasse bouclée flottait autour de son visage poupin. Et toi, Bertrand, tu venais de faire tes tout premiers pas et tu appréciais fort l'indépendance de ce nouveau statut de marcheur. Ce jour-là, à ce moment précis, cette toute dernière fois donc, tu m'as souri mon fils, de cet air qui me faisait fondre ; tu m'as ensuite tendu tes petits bras potelés et, de ta démarche hésitante, tu as couru vers moi, tout excité. Mais je n'ai pas répondu à ton attente, pas plus que je n'ai renoncé à partir. Non, je ne l'ai pas fait... Je n'ai pas vu non plus ta mine déçue. Je me suis contenté de briser l'innocence d'un coup sec, de tout balayer d'un revers de la main, de vous tourner brutalement le dos, à ta sœur et à toi. J'ai commis l'irréparable ; je me suis enfui, sans un mot, sans un geste de tendresse, sans la moindre hésitation, un soir d'été... cette dernière fois.

Et après ? Après, je me suis efforcé de vous oublier. Oh, je n'ai eu aucun mal à y parvenir dans les premiers temps. Force est de le reconnaître, malgré la honte qui m'accable. Mon nouvel amour m'accaparait tellement ! Passion dévorante que j'étais incapable de maîtriser. Tout pour elle et plus rien pour vous, pour mes petits, pour la chair de ma chair, subitement rayée de ma vie. Abandonnés et de surcroît chassés de mon esprit, les deux êtres que j'avais tant chéris.

Et puis, lorsque le sentiment amoureux a commencé à décliner, vous êtes réapparus. Vos tendres frimousses ont commencé à me hanter. Les deux bouilles rondes surgissaient sans crier gare : au détour d'une conversation avec la femme qui partageait ma vie, au cours d'une promenade en sa compagnie et jusque sous les draps, au cœur de notre intimité. Ou encore, au travail, lorsque le matin, par la fenêtre de mon atelier d'artiste, j'apercevais de jeunes mamans, à demi étranglées par le bambin qui pendait à leur cou et pressant le pas en direction de la garderie toute proche. Arrivaient ensuite des ribambelles de gosses en route vers la piscine du quartier. Au milieu d'un groupe de petites filles virevoltantes, je croyais parfois te voir, Alicia. Mais comment aurais-je pu te reconnaître parmi elles alors que des milliers de kilomètres nous séparaient ? Alors, pour combler le manque, je recouvrais mes toiles de ton visage et de celui de ton petit frère ; je m'évertuais à retrouver l'expression de votre regard, le délicat tracé de vos fossettes, la carnation parfaite de votre peau. Des heures durant, je vous inventais.

Un jour, « la raison de votre abandon » s'est fendue d'un large sourire pour m'annoncer qu'elle portait notre enfant. Mon cœur s'est serré. A travers vos portraits qui tapissaient désormais tous les murs de mon atelier, j'ai cru déceler des grimaces de douleur. J'ai souri à la future mère alors que j'aurais voulu hurler de désespoir ; je l'ai enlacée alors que je mourais d'envie de la repousser. Contenant la colère que je sentais sourdre en moi, j'ai fait semblant d'être heureux.

Les semaines ont passé. Ma terreur s'amplifiait à la vue de ce maudit ventre qui s'arrondissait ! Je ne savais plus dormir. Vos deux silhouettes jouaient sans relâche dans ma tête. Moi, père à nouveau alors que j'avais failli à ce rôle une première fois ! Comment pouvais-je déceimment m'octroyer ce droit ? Le tourment me rongait quand soudain le fœtus a lâché prise, comme s'il avait fini par réaliser l'inutilité de son existence face à un géniteur qui le rejetait. Je me souviens de ses larmes à elle et de mon indifférence, de ma joie même lorsque j'ai réalisé que personne d'autre ne viendrait prendre votre place.

Notre couple n'a pas résisté longtemps après l'épreuve. Mais devrais-je plutôt dire « son épreuve ». Elle est partie, je ne l'ai pas retenue. Je me suis senti apaisé, délivré d'un fardeau et me suis mis à peindre avec une frénésie redoublée, mon âme tout entière tournée vers vous. Des petits garçons, des petites filles et puis, les années passant, des adolescents, comme ceux que vous étiez devenus. Ma créativité se nourrissait de votre souvenir et aussi de votre vie actuelle que j'imaginai et que je plaquais sur mes toiles à grands coups d'aplats colorés. Car je la voyais belle, insouciant et gaie votre vie. Des enfants heureux, même sans leur père.

L'avez-vous été ? Avez-vous su grandir sans moi ? Qu'avez-vous gardé des brefs moments partagés ensemble ? Images fugaces engluées dans les méandres du passé, englouties par des années de silence, balayées par l'abandon de votre papa.

Et puis cette lettre est arrivée. J'ai aussitôt reconnu l'écriture fine et élancée de votre mère. C'est alors qu'une pensée des plus délicieuses m'a traversé l'esprit : vous souhaitiez me revoir et elle allait m'en faire part. Oui, après tout, c'était fort possible ! La démarche était commune à de nombreux enfants de divorcés, privés depuis longtemps d'un de leurs parents. Vous aviez grandi, vous étiez presque des adultes et votre papa vous manquait. Sans doute vouliez-vous aussi qu'il justifie son départ et les années de silence. Quoi de plus normal ? Ce passage obligé ne m'effrayait pas, c'était le prix à payer pour vous revoir. J'attendais depuis si longtemps de faire mon *mea culpa*.

Bientôt, songeai-je, j'écouterai vos reproches et assumerai ma faute. Je m'efforcerai ensuite de redevenir le père que vous méritez en me jetant à corps

perdu dans la reconquête de votre amour et j'y parviendrai. Oui, j'y parviendrai...

Mon cœur s'est gonflé de joie à l'idée de retrouvailles familiales des plus émouvantes et... a cessé de battre dès la lecture des premières phrases de la missive.

Un accident de la route, c'est ce que votre maman mentionnait, causé par un chauffard. L'ignoble individu vous a fauchés en pleine jeunesse, vous mes petits. Vous n'êtes plus de ce monde, vous m'avez quitté à votre tour. Jamais je ne vous reverrai.

J'aurais voulu pouvoir continuer à vous faire vivre à travers ma peinture mais je n'en ai plus la force. Un voile sombre recouvre mon cerveau et paralyse mes gestes.

J'ai vendu mes toiles et remis la somme d'argent récoltée à une association de lutte contre les tueurs au volant. Et ce matin, j'aurais dû vous rejoindre mes amours, car plus rien ne me retenait sur cette terre. J'avais suspendu une corde à la plus grosse branche du chêne, celui-là même sous lequel je me trouve, et j'étais sur le point de commettre l'irréparable lorsque la sonnette a retenti. Pourquoi ne l'ai-je pas ignorée pour accomplir mon geste fatal ? J'aime à croire que de là-haut, mes anges, votre doux regard m'a guidé vers la porte d'entrée.

Un jeune homme à la frêle stature se tenait dans l'embrasure ; il m'a fixé durant quelques secondes d'un air mi-embarrassé mi-féroce avant de balbutier : « Je suis votre troisième enfant, celui qui était dans le ventre de votre femme lorsque vous l'avez quittée ».

Je suis resté sans voix.

Le vent bruisse à travers les feuilles tandis que le soleil poursuit son inévitable déclin. Les tourments de mon âme se sont apaisés, un souffle de vie anime à nouveau mon être. Demain sera un nouveau jour.

Votre frère, MON ENFANT, dont jamais je n'avais pressenti l'existence, se repose dans la chambre d'amis. A travers son visage, j'ai retrouvé vos traits, votre regard, votre sourire. Je veillerai sur lui, je vous le promets ; je voulais vous le dire à travers ces quelques mots que je vous adresse par-delà la mort. Il est temps en effet que j'assume enfin mon rôle de père.

Nadine GROENECKE